

Le judo, ça ne nourrit pas son homme

DAVID PAPAUX • Quand on est judoka professionnel en Suisse, on risque tout, sauf de devenir riche. A la veille des championnats du monde (Le Caire, du 8 au 11 septembre), David Papaux raconte son quotidien.

VINCENT CHOBASZ

Un judoka qualifié pour les championnats du monde contraint de voyager à ses frais, l'histoire n'est pas banale. C'est pourtant ce qui est en train d'arriver à David Papaux, qui a payé de sa poche le voyage du Caire. Sur le tatami égyptien, tout se jouera samedi pour le Fribourgeois, dans la catégorie des -73 kg. En coulisse, les soucis d'argent n'ont pas l'air de l'épouvanter outre mesure. «Je fais avec. Quand j'ai décidé de faire du judo ma profession, je savais bien que je n'allais pas devenir riche. Maintenant, je m'entraîne énormément et j'ai terminé 7^e aux derniers championnats d'Europe. A 24 ans, le footballeur ou le cycliste qui atteint ce niveau est indépendant sur le plan financier. Ce n'est de loin pas mon cas. Parfois, c'est frustrant. Il n'y a pas d'argent qui circule dans ce sport. Si mes parents n'étaient pas derrière moi, je n'en serais évidemment pas là aujourd'hui». Judoka professionnel en Suisse, la passion de fond de tiroir de David Papaux.

Combien coûte une saison?

«Cette année, je tourne avec un budget de 35 000 francs. Ce montant ne couvre que les frais directs liés au judo, soit les déplacements, les nuitées et la nourriture lors des tournois, ainsi que les stages d'entraînement. Mon entraîneur personnel Jean-Claude Spielmann ne touche pas un franc. Même lorsqu'il se déplace à l'étranger pour me coacher, il paie tout de sa poche. En moyenne un tournoi de Coupe du monde me revient à 1000 francs. Cette semaine, je dois par exemple compter 2000 francs pour les championnats du monde au Caire. A côté de ça, les stages sont extrêmement chers, mais ils sont indispensables pour progresser. Exception faite de la Suisse, je ne connais pas d'autres pays où les athlètes doivent payer leur stage d'entraînement.»

Combien ça «rapporte»?

«C'est simple. Je touche 1000 francs par année de Swiss Olympic, un autre 1000 francs de la Fédération suisse de judo, et 6000 francs du Sport-Toto. Montants auxquels il faut ajouter une participation de la ville (2000 francs) et du Judo-Club Fribourg, ainsi qu'une aide de divers sponsors et de mon club de soutien. Au total, un peu moins de la moitié des 35 000 francs sont couverts.» Dans les tournois, pas de primes? «Aucune, ni de la part de l'organisa-

teur, ni de la part de la Fédération suisse». Et les championnats nationaux par équipes? «Quand je combattais pour le Team Fribourg-Marly, je ne touchais évidemment rien: c'est mon club. Cette année, l'équipe n'est plus en ligue A. Si je reçois une bonne offre, je louerai peut-être mes services. Mais ce n'est pas avec ça que je vais pouvoir boucler ma saison. Pour exemple, il y a deux ans, j'ai participé au championnat d'Allemagne par équipes. Je touchais 100 euros par combat.»

Qui paie la différence?

«Ce sont mes parents qui couvrent plus de la moitié des frais. Ils se sont connus dans le cadre du judo et m'ont toujours encouragé à vivre ce rêve. Mon père, Jean-Marc, a été champion suisse junior.

Très tôt, j'ai voulu l'imiter. Je voulais à tout prix obtenir le même titre. En 2000, l'objectif était atteint, mais j'avais l'impression de pouvoir aller plus loin. J'ai continué.»

«Mes parents ne me font pas ressentir que je dépends d'eux. Je leur en suis très reconnaissant. Mais un problème va rapidement se présenter. Mon petit frère Simon (16 ans) a terminé 7^e aux Olympiades de la jeunesse cette année. S'il continue comme ça, mes parents ne pourront pas entretenir deux judokas. Je dois trouver un gros sponsor privé.»

Fauché=moins bon?

«Non, je ne crois pas que ma progression soit entravée par des soucis d'argent. Parfois, je renonce à un stage d'entraî-

nement pour des raisons financières, mais j'essaie toujours de compenser par une autre solution en phase avec mes moyens. C'est le royaume du système D pour dépenser le moins possible, en prenant des hôtels et des billets d'avion bon marché, ou en traversant l'Europe à quatre dans une voiture. Sur le tatami, nos adversaires ont rarement ce genre de soucis. Je me souviens d'un tournoi en Estonie où je logeais dans un hôtel situé à plus d'une demi-heure de bus du quatre étoiles «officiel» où devait avoir lieu la pesée. Au petit matin, j'ai dû faire l'aller et retour pour monter sur la balance, alors que les autres judokas n'avaient qu'à descendre de leur chambre en pyjama. Là, tu gamberges.» I



David Papaux, dans la boucherie de ses parents à Beaumont, Fribourg. ALAIN WICHT

BIO EXPRESS

DAVID PAPAUX

Né le 27 mai 1981 à Fribourg.
Taille: 1 m 78.
Poids: entre 73 et 81 kg. Combat dans la catégorie des moins de 73 kg.
Club: Judo-Club Fribourg.
Entraîneur: Jean-Claude Spielmann.
Palmarès: Membre du cadre national depuis 1998. Invaincu en Suisse depuis 2002. 7^e aux championnats d'Europe 2005. Champion suisse 2002, 2003, 2004. Vice-champion suisse par équipes avec le Judo Team Fribourg Marly (saison 2003-2004). A côté: étudiant en informatique à l'Université de Fribourg avec une formule allégée.

«Finir dans les sept premiers»

David Papaux, dans quel état d'esprit allez-vous monter sur le tatami samedi au Caire?

Je suis en forme. J'ai une grosse envie de combattre. C'est la première fois que je participe à des championnats du monde et j'ai vraiment envie de bien figurer en Egypte. En judo, l'erreur ne pardonne pas. Il peut arriver qu'après 30 secondes dans le premier combat, on soit renvoyé à la maison. Si je peux vraiment m'exprimer, aller au bout, tout donner, je n'aurai pas de frustration. Quel que soit mon classement final.

Un objectif?

Se classer dans les sept premiers. S'il y a mieux, ce serait fantastique. Sur un tournoi, tout peut arriver. En début d'année, au tournoi de Paris, j'ai battu le champion du monde et champion olympique en titre. Je me sens capable de

créer une surprise, mais je peux également disparaître au premier tour.

Que représente la préparation pour une compétition de cette importance?

C'est long. Ce sont trois bons mois de travaux physiques et techniques. Je ne m'étais jamais aussi bien préparé. J'ai vraiment bien travaillé mon poids pour ne pas avoir à en perdre au dernier moment. Perdre du poids c'est facile, mais c'est usant (lire ci-contre). Je pèse 73,5 kg depuis au moins deux semaines. C'est parfait (David Papaux combat dans la catégorie des -73 kg, ndlr).

Vous avez terminé au 7^e rang des derniers championnats d'Europe. Qu'est-ce que cela signifie à l'échelle mondiale?

Le championnat européen est la compétition continentale la

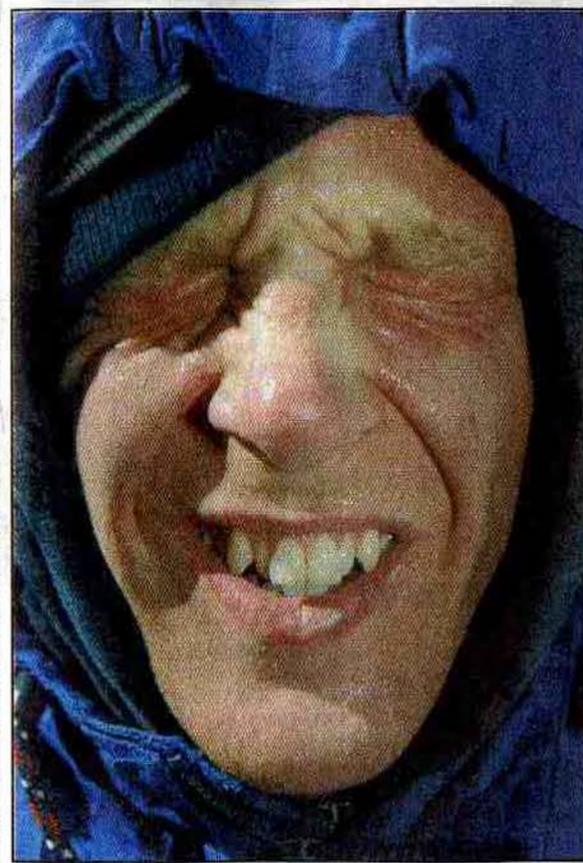
plus cotée. C'est difficile à répondre à cette question. Disons que je dois me situer dans les 30 meilleurs mondiaux.

Trois autres combattants suisses participent à la compétition (Sergei Aschwanden, Lena Göldi et Dominique Hischer). Eux n'ont pas eu à payer le voyage de leur poche...

L'entraîneur national Leo Held a posé des critères de sélection. La Fédération suisse de judo a considéré que je ne les remplissais pas. Je ne souhaite pas m'étendre sur le sujet. VIC

LES SUISSES QUALIFIÉS

Le Caire (Egypte). 24^{es} championnats du monde de judo. Messieurs. Moins de 73 kg: David Papaux (24 ans/Fribourg). Moins de 81 kg: Sergei Aschwanden (29/Macolin). Moins de 90 kg: Dominique Hischer (26/Macolin). Dames. Moins de 57 kg: Lena Göldi (25/Macolin). Aschwanden et Hischer en lice vendredi 9 septembre. Papaux et Göldi, samedi 10 septembre.



GÉRER SON POIDS

«Je suçais des glaçons, avant de les recracher»

Les judokas combattent très souvent dans des catégories inférieures à leur poids réel. Le jour de la compétition, un gramme de plus qu'autorisé est synonyme de disqualification. «Mon pire souvenir remonte aux championnats suisses 2003 à Bulle. J'ai dû perdre six kilos en deux jours. J'allais courir, et pour ne pas reprendre ce que je venais de perdre, je m'interdisais de boire. Je suçais des glaçons avant de les recracher», se souvient David Papaux. Le judoka est capable de gérer son poids à 100 gr. près. «Je perds un kilo en vingt minutes en courant légèrement. Je porte un pyjama en coton – ça prend la transpiration – puis une tenue de sudation dont l'intérieur est plastifié, ce qui ne laisse pas passer l'air. Par-dessus, je mets un pull et un K-Way, puis un bonnet et des gants. En général, je ne me pointe pas dans cet accoutrement en été au centre-ville. Mais dans le quartier, les gens me connaissent.» VIC/PHOTO ALAIN WICHT